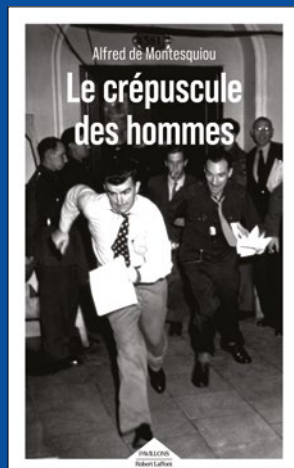
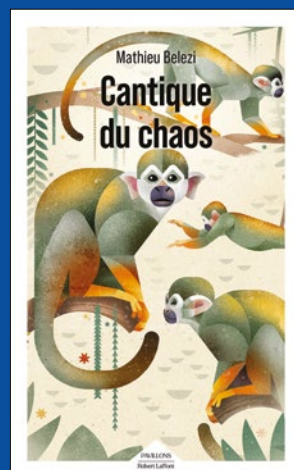
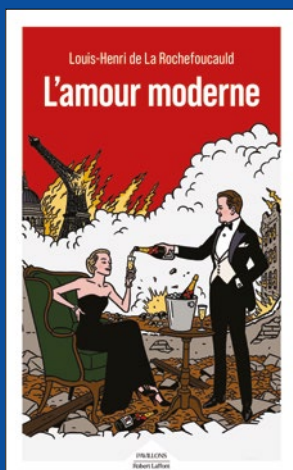
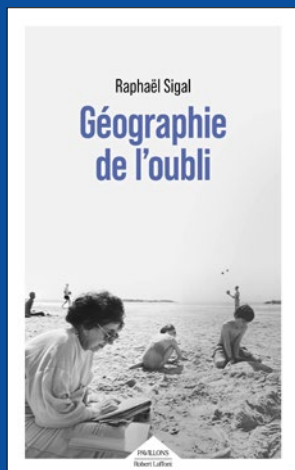




RENTRÉE LITTÉRAIRE 2025



PAVILLONS

Robert Laffont



«Regarde
de tous tes yeux,
regarde!»

La collection *Pavillons* s'ouvre à la littérature française

«**R**egarde de tous tes yeux, regarde ! » : cette phrase de Jules Verne, que Perec chérissait, les éditions Robert Laffont l'ont adoptée depuis leur création en 1941. Regarde de tous tes yeux, regarde ! C'était la guerre, l'occupation, la maison d'édition commençait son histoire à Marseille. Dans le chaos ambiant, le jeune Robert abandonne son poste de secrétaire général d'une compagnie de remorquage et de sauvetage en mer (!) pour rêver de littératures, d'autres horizons. Il profite de l'afflux en zone libre d'écrivains pour lancer avec fougue ses premiers livres. La littérature française est d'abord à l'honneur, très vite on publie Montherlant, Bove, Mandiargues, on accueille dans les murs Louis-René des Forêts. On renonce en revanche à publier de la littérature étrangère pour échapper aux diktats de la censure nazie. Mais après la guerre, réinstallée à Paris, la maison d'édition chancelle et le schéma s'inverse : elle se voit obligée de se dédier exclusivement à la littérature étrangère. Cette ironie du sort est finalement sa chance. La collection *Pavillons* se déploie à partir de 1945 et, en quelques décennies, rassemble une invraisemblable cohorte d'auteurs. De Graham Greene à Bret Easton Ellis, de Dino Buzzati à Margaret Atwood, de J. D. Salinger à John Kennedy Toole, de Primo Levi à Mikhaïl Boulgakov, de Stefan Zweig à Anthony Burgess, comment tous les citer ici ?

Nous voici en 2025. L'humeur n'a finalement pas beaucoup changé. La folie des hommes demeure, et l'élan qui porte cette collection mythique – son besoin d'ailleurs, son désir de découvrir de nouvelles voix – n'a jamais semblé aussi nécessaire.

S'appeler *Pavillons*, c'est une façon de dire qu'on doit larguer les amarres, explorer, rêver.

La collection réaffirme cette liberté en se réconciliant, pour son anniversaire, avec son histoire : pile quatre-vingts ans après sa fondation, *Pavillons* s'ouvre enfin à la littérature française. Pour dire quoi ? La même chose que depuis le début, *of course*. La diversité du monde. La force de la littérature. La beauté des êtres.

Les sept ouvrages qui composent notre rentrée littéraire cette année incarnent tout cela, sans souci des frontières. Tournez les pages, vous découvrirez des livres qui portent en eux des histoires, des personnages, des visions. Qui disent ce que nous sommes, où nous allons. Hissons ensemble ces pavillons : « Regarde de tous tes yeux, regarde ! »

Frédéric Martin
Directeur des éditions Robert Laffont

Durant les cinq ou six années d'écriture d'un nouveau roman qui s'appelait au départ *À la dérive* et qui à présent a pour titre *Cantique du chaos*, j'ai travaillé comme un gyrovague qui va et vient sans se presser d'une saison à l'autre, cherchant la meilleure voix (voie) littéraire, patient, têtu, tant mon exigence me poussait à ne rien accepter de médiocre, à traquer les facilités, chasser les phrases musicalement fausses, croyant écrire une dystopie, et au bout de ces six années me retrouvant avec un roman qui n'est pas loin de décrire la réalité d'aujourd'hui. Comment prendre de vitesse ce dérèglement vertigineux du monde ? Je n'ai pas l'intention de m'y employer. Moi qui ai toujours fait l'éloge de la lenteur. Et pourtant j'ai fini par écrire *Cantique du chaos*. On y retrouve Théo Gracques dans un monde qui s'est effondré, et le roman s'attache à suivre ses humeurs vagabondes à travers la planète, d'abord en France, et puis aux États-Unis, en Amérique centrale, et pour finir, sur les bords de l'Orénoque. Il retourne aux sources de l'humanité, finit sa vie dans les débordements joyeux d'une nature exubérante qui n'a pas dit son dernier mot. Théo écrit un ultime poème. Comme si la littérature, elle, l'avait dit, son dernier mot, et n'entendait pas revenir sur son irrévocable décision de priver l'homme de toute imagination. Ne reste à la dernière page que quelques singes, des oiseaux et un giboya. Et peut-être, perchées sur un fromager, deux ou trois créatures aux yeux trop rouges pour être humaines.

Mathieu Belez

CANTIQUE DU CHAOS

Mathieu Belez

Un road trip. Un desperado.
Un vertige littéraire.

► LE LIVRE ◀

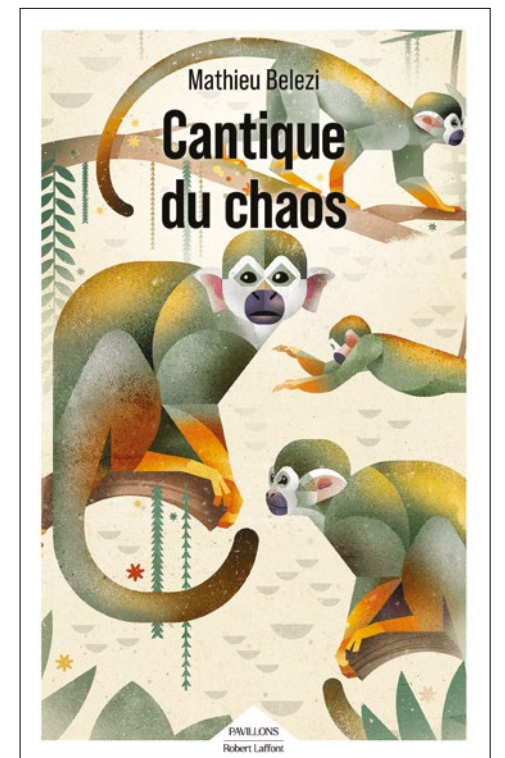
Le monde a atteint son point ultime de folie. Des cataclysmes le ravagent, des régimes totalitaires l'enflamment. Mais un homme, Théo Gracques, se montre indifférent à ces désastres qui grondent. Réfugié sur une île, il y rencontre par hasard une femme, elle aussi rebelle, et ses deux enfants. Tous les quatre vont s'engager dans un périple éperdu à travers l'Europe et les Amériques pour défier le chaos, vivre jusqu'au bout leur liberté en péril...

► L'AUTEUR ◀

Mathieu Belez est un écrivain dont l'œuvre, commencée en 1998, a été révélée au grand public par le PRIX DU MONDE et le PRIX FRANCE INTER attribués à son roman *Attaquer la terre et le soleil* (Le Tri-pode, 2022).

► LE MOT DE L'ÉDITEUR ◀

Cantique du chaos de Mathieu Belez, roman inédit et moderne, flirtant avec la science-fiction, surprendra ceux qui ne connaissent de cet écrivain que ses romans dédiés à la colonisation algérienne. Et pourtant, d'un livre à l'autre, d'une période coloniale aux terreurs actuelles, quelle cohérence... Plus ma connaissance de l'œuvre de Mathieu Belez grandit et plus je suis frappé par la révolte qui donne tant d'unité à ses livres. Acte de foi en la littérature et de rage face à la voracité des hommes, *Cantique du chaos* se présente comme l'un des plus grands romans de Mathieu Belez, sa réponse ardente aux désolations actuelles du monde.



400 pages – 23 €

ISBN : 9782221282939

PARUTION LE 21 AOÛT 2025

CHAMBRE
D'ÉCHO DU
CANTIQUE





Je suis passée à la fiction par nécessité de mettre en mots, de déplier les affects qui font la complexité de l'humain. Mon métier de journaliste est une formidable matière à inspiration. Mais le cadre d'un article peut se révéler frustrant. Je reviens de chaque reportage la gueule pleine de détails. Le soir, je les note sur des carnets ; ils sont des soupapes, des saumures dans lesquelles fermentent mes idées. J'y consigne des émotions que l'on devine parfois au bord des lèvres. La littérature est le plus haut lieu de l'empathie. Si je ne m'étais pas mêlée de mots, j'aurais explosé de ce trop-plein non exprimé, non déposé. J'aurais l'impression de ne pas avoir vraiment vécu. Je voulais dépeindre des adolescentes à la campagne dans les années 2000 – un genre, une géographie et une génération peu racontés. Et que ce soit une femme, et non un homme, qui raconte ces filles, leurs désirs, leurs rages, leurs paradoxes, en sortant du point de vue urbano-centré. Décrire les années 2000, une décennie charnière (début des réseaux sociaux et bascule vers la bulle internet). Raconter la ruralité d'aujourd'hui, loin des images d'Épinal de campagne muséifiée. Des campagnes en proie à des mutations, aux prises avec le recul des services publics, la numérisation des démarches, etc., mais aussi avec l'arrivée de populations venues des villes, parfois maladroites dans leur façon de s'intégrer, et produisant, sans s'en rendre compte, de l'exclusion. Avec, au centre, toutes ces femmes invisibilisées (onze millions à vivre en milieu rural !) qui tiennent la campagne. Je voulais raconter ma mère, ma grand-mère, mes cousines, mes amies et toutes celles que je rencontre en reportage. Faire se répondre deux points de vue, deux milieux sociaux et deux trajectoires, pour ne pas parler seulement à la place de Jess, qui est restée, mais mettre en regard Constance, qui tente de revenir. Quand, après des heures passées à tâtonner dans le noir de sa page, on parvient à faire surgir une émotion qui dévoile le réel, à faire naître une vérité qui n'existait pas jusqu'alors, cet état devient une nécessité.

Camille Bordenet

SOUS LEURS PAS, LES ANNÉES

Camille Bordenet

**Un paysage, une certaine France.
Deux jeunes femmes : celle qui est partie,
celle qui reste.**

► **LE LIVRE** ◀

Constance doit rentrer dans son bourg natal en Isère ; sa grand-mère s'en est allée. Aujourd'hui installée à Paris dans une vie qu'elle croit s'être choisie, elle appréhende de retourner d'où elle vient – et de croiser Jess. Cette presque sœur de l'adolescence. Celle qu'elle a quittée, aussi, sans un mot, à dix-huit ans. Jess, elle, n'est jamais partie du Valfroid. Elle aime ses lieux-dits brouillardeux, ses paysages rudes et puissants. À bord de son car scolaire ou de sa voiture auto-école, elle est chez elle. Les deux jeunes femmes pourront-elles se retrouver et encore se comprendre ? Ou se sont-elles engagées sur des pentes trop contraires ?

► **L'AUTRICE** ◀

Camille Bordenet a grandi en Isère, passant du temps à attendre le car, le permis et le printemps. Elle est journaliste au *Monde*, spécialiste des ruralités.

► **LE DÉCOR** ◀

« Certains anciens parlaient de Petite Sibérie, mais c'était un peu m'as-tu-vu. On n'avait pas l'altitude sculpturale du massif de la Chartreuse ni celle, plus loin, du Vercors. C'était un pays retenu, en suspens, fait de plateaux calcaires, de collines et de tourbières, traversé de cours d'eau et d'étangs. Il n'empêche. Des années comme celle-là, la neige pouvait s'inviter avant Noël et revenir jusqu'en mars. » (*Sous leurs pas, les années*, extrait)

Premier roman



288 pages – 20 €

ISBN : 9782221279915

PARUTION LE 28 AOÛT 2025

LES CHIFFRES DERRIÈRE LE ROMAN

23

mois de travail

832

photos d'archives consultées

141

heures de rushes analysées
(films d'époque, archives du procès...)

760

pages de documents étudiées
(parmi les 20 000 pages de retranscriptions
des minutes du procès)

53

livres lus

44

heures de documentaires visionnés

36

heures d'interviews dans 4 langues

41

nuits blanches

8753

cafés

LE CRÉPUSCULE DES HOMMES

Alfred de Montesquiou

Le roman de Nuremberg.

L'histoire de ceux qui ont été les témoins du procès du siècle.

► LE LIVRE ◀

Chacun connaît les images glaçantes du box des nazis, pendant le procès de Nuremberg, ouvert le 20 novembre 1945. Mais que se passe-t-il hors de la salle d'audience ? Comment ceux qui assistent au procès vivent-ils cette année ? Ils sont là : Joseph Kessel, Elsa Triolet, Marlene Dietrich, Martha Gellhorn ou encore John Dos Passos, venus au tribunal pendant ces dix mois où doit œuvrer la justice. Avec autant de précision historique que de tension romanesque, Alfred de Montesquiou ressuscite des hommes et des femmes de l'ombre, témoins du procès le plus retentissant du XX^e siècle.

► L'AUTEUR ◀

Alfred de Montesquiou, diplômé d'histoire et de philosophie, devient reporter de guerre pour l'agence Associated Press puis grand reporter notamment à la rédaction de *Paris Match*. Il couvre l'actualité au Darfour, au Maghreb, en Afghanistan, en Haïti, en Ukraine... En 2012, son travail sur la guerre civile en Lybie lui vaut le prix Albert-Londres. Il a fondé la société de production Dreamtime et reçoit diverses récompenses pour son travail documentaire. Parallèlement, dans ses romans, Alfred de Montesquiou met en scène des journalistes aux prises avec l'Histoire. Après *L'Étoile des frontières*, qui traversait le Liban et la révolution en Syrie (Stock, 2021), son amour de Joseph Kessel le conduit à explorer les coulisses du procès de Nuremberg. Le point de vue est inédit. L'effroi reste palpable.

► L'ANECDOTE DE L'ÉDITRICE ◀

« Lors de ses recherches, Alfred entre en contact avec Linda Salmon, la fille de Ray D'Addario, un des photographes clé, et de Margarete Borufka, interprète au procès. Leur liaison, d'abord impossible, est l'un des fils narratifs du roman. Plusieurs mois plus tard, Linda envoie à Alfred cette archive endormie : Margarete, prise en photo par Ray dans les ruines de la ville de Nuremberg. Que d'émotion dans ce cliché. Quelle chance de faire ce métier... »



360 pages – 22 €
ISBN : 978222167660

PARUTION LE 28 AOÛT 2025



L'AMOUR MODERNE

Louis-Henri de La Rochefoucauld

Les multiples visages de l'amour.

► LE LIVRE ◀

Comment raconter l'amour aujourd'hui ? On pourrait décrire un mariage de conte de fées, parler de cette actrice de cinéma dont le mari producteur exploite la beauté. Ou relater la naissance de l'émoi. Mais il faudrait aussi ouvrir les portes closes des appartements bourgeois, et dévoiler la violence intime qui pousse au meurtre. C'est ainsi que Louis-Henri de La Rochefoucauld révèle les différentes facettes de l'amour, et interroge avec son humour et sa mélancolie légendaires la possibilité d'aimer encore au XXI^e siècle.

► L'AUTEUR ◀

Louis-Henri de La Rochefoucauld vit-il au présent comme tout le monde ? Ce n'est pas sûr. Il a hérité l'humour redoutable de son aïeul, l'auteur des *Maximes*, qui portait avec génie ses contemporains. Et la nécessité impérieuse d'écrire, car à tout juste quarante ans, il est déjà l'auteur de dix romans. Critique littéraire, il est responsable des pages livres de *L'Express*.

Il a reçu le prix des Deux Magots, le prix Meurice et le prix Maurice-Genevoix de l'Académie française en 2022 pour son roman *Châteaux de sable*, ainsi que le prix Roger-Nimier en 2024 pour *Les Petits farceurs*.

► CE QU'EN DIT L'AUTEUR ◀

«*L'Amour moderne* est une sorte de vaudeville spleenétique - un genre qui reste à inventer ! Le côté théâtral est venu naturellement, peut-être parce qu'il est question d'illusions, de faux semblants, de masques ; peut-être aussi parce que j'ai eu envie d'écrire ce livre après avoir lu *Le Miroir égaré*, un roman méconnu de Sagan qui se passe dans le monde du théâtre.»



«Louis-Henri de La Rochefoucauld possède un vrai talent de plume, une vaste culture littéraire, un univers bien à lui, où se mêlent dandysme rétro et humour potache dissimulant une certaine mélancolie et un don pour la satire.»

Jean-Claude Perrier, *Livres Hebdo*

«Une écriture précise, amusante et teintée de Balzac.»

Nicolas Carreau, *Europe 1*

«Un goût et un sens de la formule, une musique de la phrase.»

Christian Authier,

La Revue des Deux Mondes

«Une subtilité, une drôlerie, une délicatesse et une élégance rares dans la littérature française contemporain.»

Sébastien Lapaque, *Le Figaro littéraire*

«On s'amuse beaucoup dans les romans de Louis-Henri de La Rochefoucauld, où l'insolence est contrebalancée par une touche de mélancolie et d'élégance.»

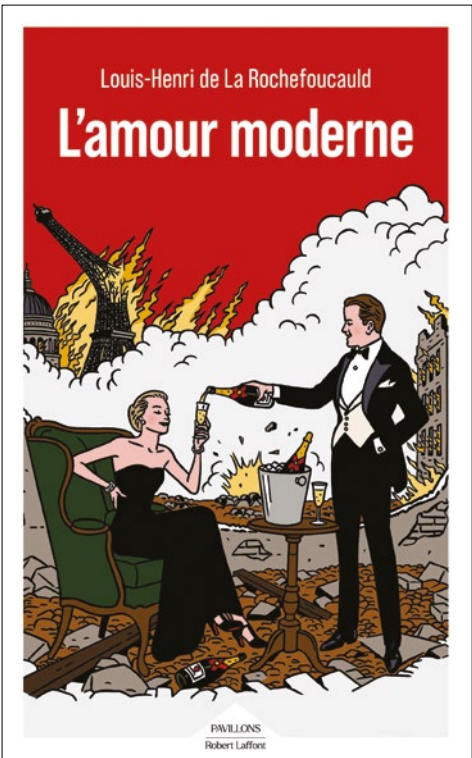
Bernard Quiriny, *Lire*

«Un grand talent de portraitiste, capable d'emmener son lecteur visiter les abysses d'un être en effleurant seulement son visage. Traditionnel dans sa forme, audacieux dans son ton, Louis-Henri de La Rochefoucauld s'impose.»

Marceau Cormersis, *Les Échos*

«Un culturiste des lettres.»

Thomas Malher, *L'Express*



256 pages – 20 €

ISBN : 9782221278034

PARUTION LE 21 AOÛT 2025

AUTO PORTRAIT À L'ENCRE NOIRE

Lydie Salvayre

**Un jeu sur l'autobiographie.
Une déclaration d'amour à la littérature.**

► LE LIVRE ◀

« J'écris parce que je ne sais pas parler. De cela, je suis sûre. » Ou peut-être que Lydie Salvayre ne peut pas parler. Dans cet autoportrait qui joue avec le genre, elle interroge son goût de la solitude et les racines de son allergie aux codes sociaux. Sensibilité, générosité, drôlerie nourrissent le baromètre intérieur d'une de nos plus grandes romancières. Derrière son humour canaille, elle dessine les paysages du seul pays qui compte à ses yeux, celui de la littérature.

► L'AUTRICE RACONTÉE PAR L'ÉDITRICEE ◀

Quand je pense à Lydie Salvayre, je songe aussitôt à Bernanos, Pascal, Cervantès ; dans tous ses livres, elle dialogue avec ces géants. Lydie est une des treize femmes lauréates du prix Goncourt avec *Pas pleurer*, en 2014, avant de recevoir en 2024 le prix Marguerite-Yourcenar pour l'ensemble de son œuvre. Sa manière de cabosser la langue française pour tirer une vision de la vie si singulière me saisit, et je me demandais ce que contenait sa boîte noire. Elle ne pouvait pas écrire une autobiographie classique, deux mots étrangers à son langage. En réalité, cet autoportrait qui se refuse d'abord révèle finalement le cœur du réacteur. En cherchant sa vérité, Lydie Salvayre raconte une enfance éprouvée où l'espagnol

est la langue maternelle – et honteuse. Des études en psychiatrie qui lui permettent peut-être de cerner des pathologies familiales. Un instinct de l'engagement comme refus du désespoir. Et son rire tinte à mes oreilles.



© Mojo Coppens

« Le pari de la littérature serait de nous aider à nous défaire des opinions établies. Sa vocation serait de faire trembler les préjugés et l'idéologie qui souvent s'expriment pour nous. Nous sommes "parlés" plus que nous ne parlons, par la pub, les réseaux sociaux... Il faudrait retrouver une parole qui soit notre parole. »

Lydie Salvayre à Ouest France

« Pour être sincère, c'est ma seule vraie croyance : la croyance en la littérature envers et contre tout, et même si certains prédisent sa décadence ou sa disparition lente ou sa dégradation en marchandise. »

Lydie Salvayre au Journal du dimanche

« J'aime les formes qui mordent, les coups de fouet. J'aime les formes brèves, éruptives, sans verbiage, sans sauce grasse, les formes écrites dans l'urgence, dans la nécessité, dans la ferveur, lesquelles confèrent à l'écriture ce vivant, cette intensité, cette émotion cueillie à vif sans lesquelles on s'endort. »

Lydie Salvayre à Cultures sauvages



224 pages – 20 €

ISBN : 9782221279052

PARUTION LE 4 SEPTEMBRE 2025



Dix années me séparent à présent des premiers mots qui composent ce livre. Dans cet intervalle, j'ai écrit ma thèse, je suis devenu professeur de littérature aux États-Unis, j'ai continué d'explorer les œuvres d'auteurs tels que Walter Benjamin, Edmond Jabès, Georges Perec, Jacques Derrida, Chantal Akerman... Un jour, tous ces auteurs me sont apparus les uns à côté des autres enlaçant leurs phrases et enroulant leurs langues autour d'un même mot : exil. Et par ce mot, je me suis connecté à mes profondeurs et suis retourné à *Géographie de l'oubli*. Je l'ai repris, décousu, recousu, ourlé pour raconter la vie de ma grand-mère, mais aussi la vie de ces grands-parents venus d'ailleurs et dont les silences se transmettent de génération en génération.

Pour moi, le devoir de mémoire a davantage ressemblé à un devoir d'oubli. La mémoire a ressurgi par bribes, creux, trous, par rêves également, par silences surtout. Et comme Walter Benjamin qui, dans un essai consacré à Proust, distingue la mémoire volontaire (l'effort conscient d'une reminiscence) de la mémoire involontaire (la fameuse madeleine qui déclenche un flot interrompu d'anamnésie), j'ai cru déceler deux courants d'oubli en pensant à ma grand-mère. D'un côté l'oubli volontaire, la volonté de taire la souffrance et le trauma liés à la Shoah, et de l'autre un oubli involontaire provoqué par Alzheimer. Ce livre se situe à la croisée de ces deux oublis : ce qu'elle ne veut pas dire et ce qu'elle ne peut pas dire.

Raphaël Sigal

GÉOGRAPHIE DE L'OUBLI

Raphaël Sigal

Comment écrire ce qui est passé sous silence, comment raconter une mémoire qui se délite?

► LE LIVRE ◀

Enfant, la grand-mère de Raphaël Sigal a traversé la Shoah. À la fin de sa vie, alors qu'elle commence à perdre la mémoire, Raphaël décide d'écrire son histoire en se limitant à ce qu'elle lui a dit d'elle. Mais comment reconstituer une vie à partir d'indices épars ? Que racontent l'oubli et les silences qui se transmettent de génération en génération ?

Raphaël Sigal s'est donné pour règle de raconter cette femme sans archive, sans faire la part du fantasme et de la réalité ; de ne vérifier aucun des faits mentionnés pour pouvoir remonter à la source de sa mémoire, à la source même de l'oubli qui la hante.

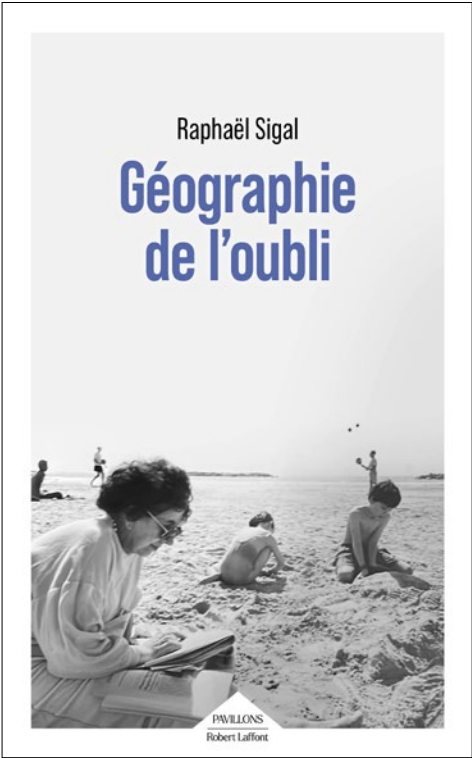


► L'AUTEUR ◀

Après une enfance à Paris et des études de littérature, Raphaël Sigal s'est envolé pour faire un doctorat aux États-Unis et y enseigner la littérature française. *Géographie de l'oubli* a pris forme entre New York, Amherst et Paris, au croisement de la recherche, de la poésie et de l'autobiographie.



Premier roman



144 pages – 17 €
ISBN : 9782221277188
PARUTION LE 21 AOÛT 2025

« Une magnifique épopée sur la liberté. Aussi original qu'immense. »

Brit Bennett

« *Chez nous* a tous les ingrédients d'une bombe... Phillip B. Williams est éhontément brillant. »

Elle-USA

CHEZ NOUS

Phillip B. Williams

**Une épopée fantastique
portée par un univers mythologique
et la prose ensorcelante
d'un poète au talent fou.**

► LE LIVRE ◀

Ours est un village de Louisiane, fondé dans les années 1830 par Sainte, une mystérieuse sorcière noire aux pouvoirs ancestraux. Après avoir pris d'assaut des plantations et en avoir libéré les esclaves, elle les rassemble dans ce lieu qui sera pour eux un havre de paix. Mais au fil du temps, de nouveaux arrivants, avec leurs propres pouvoirs, parviennent à s'introduire dans *Ours*. Et certains habitants commencent à se demander si la sécurité de leur communauté ne cache finalement pas une autre forme d'asservissement. Saga qui se déroule sur quatre décennies, empreinte de réalisme magique, de mythologies africaines et de spiritualité vaudou, *Chez nous* est aussi une exploration du pouvoir, des limites de l'amour et une réflexion sur la liberté.

► L'AUTEUR ◀

Phillip B. Williams (né en 1986) est un poète américain multiprimé. Né à Chicago, il est l'auteur des recueils de poésie *Bruised Gospels* et *Burn*, de *Thief in the Interior* (qui a remporté le Kate Tufts Discovery Award et un Lambda Award) et *Mutiny* (couronné par le 2022 American Book Award). *Chez nous*, acclamé à sa parution aux États-Unis, est son premier roman.



576 pages – 23,50 €
ISBN : 9782221274590

PARUTION LE 21 AOÛT 2025

INTERVIEW DE L'AUTEUR

Comment vous êtes-vous lancé dans l'écriture de *Chez nous*, votre premier roman ?

En 2006, j'ai participé à un concours d'écriture de nouvelles destiné aux étudiants. Au départ, le personnage principal du livre était un sorcier dénommé Frances (d'après mon grand-père paternel, Joe Francisco), mais je ne parvenais pas à obtenir le rendu que je voulais. Alors, j'ai mis de côté mon roman pendant plusieurs années, et un jour, un autre personnage, Sainte, s'est imposé. Quelque chose chez elle demandait plus d'attention, plus de place et de temps. Pendant près d'une décennie, ma mère m'a demandé quand je finirais et je ne cessais de lui répéter « Bientôt, bientôt », sans jamais vraiment travailler dessus. En 2017, elle m'a reposé la question, et j'ai su que je devrais m'y remettre plus sérieusement. J'ai commencé le livre pour moi, et je l'ai fini pour ma mère.

Qu'est-ce qui vous a donné l'idée d'aborder des sujets importants à travers le prisme de la magie ?

Ce qui me pousse en partie vers la magie, c'est que ma vie a toujours été magique. Ce que les gens appellent « réalisme magique », je l'appelle « le quotidien ». Quand la maison grince, elle parle. Quand le tonnerre gronde, Dieu parle. Si vous rêvez de poisson, un de vos proches attend un bébé. Dans nos vies, nous connaissons de nombreux phénomènes inexplicables, en apparence insensés, mythologiques, et spirituels qui enrichissent nos vies. J'ai aussi voulu creuser la tradition du conte populaire qui est important dans la culture noire et pour la diaspora africaine. Ces contes – tissés autour de la vie imaginaire des animaux, d'objets animés, de la nature elle-même – sont d'une importance capitale pour mieux comprendre un peuple. Chez nous est l'histoire d'un peuple.

Les noms – et le fait de prendre un nom – sont incroyablement importants dans *Chez nous*. Pourriez-vous nous en dire plus ?

Pour moi, ce n'est rien d'autre que de l'autodétermination et du pouvoir. Qui voulez-vous être dans le monde ? Comment le déclarez-vous et comment le faites-vous savoir ?

Vous avez auparavant publié deux recueils de poèmes. En quoi votre expérience dans la poésie a influencé l'écriture de *Chez nous* ?

J'ai toujours eu l'amour de la langue, de sa manière de me surprendre par une tournure de phrase ou des descriptions qui m'incitent à repenser le commun. Écrire majoritairement de la poésie pendant seize ans a sensibilisé mon oreille à ce que l'anglais peut donner quand on ne se précipite pas dans l'écriture. J'ai su quand je commençais à m'ennuyer, en écrivant, qu'il était probable que le lecteur s'ennuie lui aussi ou du moins qu'il le lise en diagonale. Je ne veux pas d'un roman lu en diagonale. Je veux que les gens soient saisis, non seulement par l'intrigue mais aussi par la forme.

Que voudriez-vous que les lecteurs retiennent de votre roman ?

Qu'ils aient eu une belle et riche expérience. Pas de leçon particulière ou prédéterminée. Je veux que les lecteurs prennent leur temps, ne se précipitent pas pour le terminer, et apprécient le livre pour ce qu'il est. Chez nous demande à être abordé en douceur.

PAROLES DU TRADUCTEUR

Pour son premier roman, Phillip B. Williams veut nous proposer une « mythologie contemporaine de la négritude aux États-Unis » et, de fait, on trouve dans ces mots toute l'ambition et la séduction de ce magnifique livre. Comme dans toute mythologie, on y croise des personnages intrigants, à l'origine mystérieuse, ayant parfois des doubles ou des pouvoirs surnaturels. Surtout, on y baigne à chaque instant dans une magie qui peut être tout aussi merveilleuse

qu'inquiétante. Cette histoire est celle de l'affirmation d'un peuple libre, dont la liberté, comme l'actualité nous le montre constamment, est sans cesse à conquérir et à préserver. Plus que tout, c'est un livre d'amour et de réconciliation qui se lit avec émerveillement, et en éprouvant une admiration absolue pour la beauté et la sensibilité de cette nouvelle écriture.

Charles Recoursé

PAROLES DE L'ÉDITRICE

Comment publier et faire lire la littérature traduite à l'heure du repli sur soi, des discours de haine visant « l'étranger », des coupes budgétaires culturelles incitant à privilégier le « national » ? Comment transporter et transformer cette littérature de l'ailleurs pour la faire nôtre ? Sans doute d'abord en restant fidèles à son histoire, en maintenant son fonds vivant et disponible, par le biais notamment de nouvelles traductions, de couvertures séduisantes : les grands textes ne transcendent-ils pas les époques ? Mais aussi en explorant de nouveaux genres – poésie, narrative non-fiction, horreur littéraire –, des langues plus rares, de nouvelles voix.

Une exploration qui n'est pas que théorique puisque tout commence généralement par un voyage, une rencontre humaine ; sur un stand bondé avec un agent lors d'une des nombreuses foires internationales – Francfort, Londres, Taipei, Séoul, Bogota et tant d'autres –, dans un café parisien avec un *publisher* de passage, au bureau avec un traducteur passionné... l'échange avec l'autre, l'alter, préexiste à tout projet.

Je me souviens d'une discussion enflammée avec une éditrice allemande lors d'un dîner à la foire du livre

de Francfort. Elle me parlait d'un premier roman américain qu'elle avait acheté, d'un livre-monde dont elle ne se remettait pas tant elle avait été touchée par la grâce de son écriture. Tandis qu'elle parlait, dans le brouhaha du restaurant où nous étions attablés, éditeurs joyeux lurons venant des quatre coins de la planète, le temps s'est arrêté. J'ai vu ses yeux pétiller, son sourire s'étirer, et j'ai su que je voulais lire ce roman dont elle me parlait.

Une plume qui vient d'ailleurs mais qui parle de « nous »

Ce livre, c'est *Chez nous* de Phillip B. Williams, une plume qui vient d'ailleurs mais qui parle de « nous », une nouvelle voix au souffle puissant, capable de plonger dans le passé tout en étant

résolument contemporaine. De se jouer des codes et des cases pour nous offrir une épopée mythologique mêlant réalisme magique, traditions vaudous et écriture ensorcelante. Un roman si unique en son genre que j'ai décidé de ne publier que lui et lui seul en cette rentrée, en espérant qu'il vous bouleversera autant que moi.

Installez-vous confortablement, bienvenue chez vous, chez *nous* !

Claire Do Sêrro

FOCUS SUR LE GRAPHISME

Pour ses 80 ans et marquer l'ouverture à la littérature française, Pavillons méritait une nouvelle charte graphique : décodage par Joël Renaudat, directeur artistique de la collection depuis vingt ans.

UNE MARIE-LOUISE

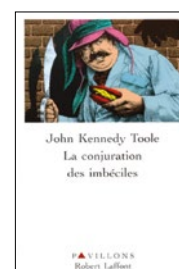
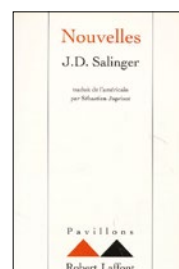
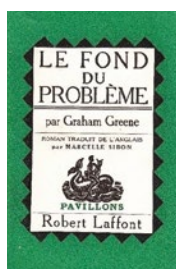
« Une charte graphique de litté française, culturellement, historiquement, c'est une couv typo sur un beau papier. On aurait pu se fondre dans la masse, mais bon... aujourd'hui, on peut ouvrir le champ de ces couvertures un peu sèches, froides et très françaises. Pavillons avait déjà fait le choix de l'illustré mais nous avons intégré une «Marie-Louise» blanche, très visible, qui assoit les choses, les centre et marque le côté littéraire. »

UNE TYPO, LA BEBAS NEUE

« Pour titre et nom de l'auteur, une typographie unique. Contemporaine mais suffisamment classique pour être intemporelle. Il y a des typos plus "à la mode" mais si on est à la mode, on est déjà *has been*... »

LE TRIANGLE !

« L'emblème graphique de la collection, c'est le triangle ! Dès 1945, il était là. Une sorte de petit drapeau de navire. Sur les premiers livres, une série de petits triangles dessinaient comme un timbre. C'était l'idée de la communication par... j'ai envie de dire la lettre, mais ce serait plutôt par les lettres. En tout cas, le triangle raconte cela, un manuscrit qui voyage. Sur toutes les chartes qui ont existé, sauf deux, il y a eu ce triangle. Énorme, petit, parfois microscopique mais toujours là. Le triangle, c'est Pavillons. C'était essentiel de le faire réapparaître dans cette nouvelle maquette. »



LE SWING DES IMAGES

« Côté visuel, on peut tout faire. Avec cette charte, la photo, les illustrations, les images vectorielles, les tableaux classiques fonctionnent. Tout naît d'un échange avec l'auteur et l'éditeur. Il fallait une charte qui marche avec tout. J'aime ça. Pouvoir être libre. »

QUALITÉ ET ÉCOLOGIE

« Et pour la fabrication, on monte en gamme, sur tout ! Des rabats très graphiques pour les premiers tirages, un papier de couverture qui aura un meilleur maintien. Le papier intérieur résistera mieux à l'épreuve du temps et, bien sûr, le label FSC (forêts durablement gérées). Et pas de pelliculage, donc des procédés de fabrication plus écologiques ! »

Saurez-vous deviner à quel livre chaque extrait se rattache ?

Réponses en dernière page

LIVRE 1 - EXTRAIT

« Lorsque la crise des Gilets jaunes avait éclaté, elle avait compris plus vite que d'autres. Le rond-point de la ZAC du Valfroid avait été parmi les premiers à se mobiliser. C'était chez elle. Du moins le croyait-elle. Elle avait prononcé les mots que ses confrères voulaient entendre : trou du cul du monde, Pétaouchnok, abandon, fracture. Elle avait vu dans leurs yeux. La commisération. Des mots convoquant chez eux des images de contrées sinistrées – carcasses d'usine, commerces vacants, agences d'intérim, taux d'alcoolémie élevé, femmes battues, Restos du cœur. Ce qui, sans être tout à fait faux, n'était pas totalement vrai non plus. Mais pour ceux qui n'y vivent pas – ou plus –, la province est une même personne. La ruralité se dit au singulier. Dans le grand folklore des faubourgs aperçu depuis le siège avec vue du TGV : lieux-dits et villes moyennes, cités des champs et sous-préfectures, Grand Est et Côte d'Azur, littoraux et montagnes, plus beaux villages de France et zones désindustrialisées sur les dents. On lui trouvait ainsi du mérite d'en être arrivée là en partant de si loin. Elle s'était tue. Elle n'avait pas dit sa mère prof d'histoire, son père directeur de MJC. Elle n'avait pas dit la fanfare du Valfroid, la bibliothèque, la salle des fêtes et les assos qui ne savent plus où donner de la tête. Elle n'avait pas dit les livres à la maison, le piano, les musées et les cinémas le week-end. Ces ressources qui, dès l'enfance, l'avaient préparée à s'en aller. En fait de déracinement, elle avait été conditionnée tout au long de sa scolarité. Elle n'avait jamais eu à trahir. Dire cela eût été prendre le risque d'altérer ses efforts. C'eût été reconnaître qu'elle ne s'était pas arrachée à ses Terres froides par la seule grâce de sa bonne volonté, mais parce qu'on lui en avait donné la possibilité. C'eût été énoncer une dissonance, un larsen, que personne n'a envie d'entendre. Et concéder que d'autres ne le pourraient jamais.

Alors Constance laissait croire. Elle disait lieu-dit, France périphérique, diagonale du vide comme d'autres disaient cité, banlieues, quartiers. Constance savait le pouvoir de ces mots mis dos à dos, qui actionnent la même bobine mentale : prolos-ploucs-petits blancs-fachos ; racailles-noirs-arabes-traffic-deal-police ; élites-bobos-wokes-écolos. Bleds à l'amende versus métropoles gagnantes ; France barbecue-Michel Sardou versus France Télérama-Juliette Armanet. »

LIVRE 2 - EXTRAITS

« Il ne sentait ni chaleur ni froid. Une petite volée d’oiseaux égarés traversa à tire-d’aile son enveloppe translucide. Et même si le temps signifiait peu pour lui dans sa jeune mort, il percevait toujours la vitesse et s’aperçut qu’elle augmentait rapidement lorsqu’il frôla un amas de nuages plus sombres, plus denses, qui sentaient la pluie et dans lesquels nichaient des étoiles qu’il savait, grâce à l’érudition dont le dotait la mort, être d’autres soleils. Là, devenant constellation, se trouvait le visage de sa mère, qu’il n’avait jamais connue et qu’il rencontrait grâce à l’omniscience de la mort. Il se dit qu’elle était toujours vivante, simplement à des centaines de lieues d’Ours, et aussi mariée, et libre. Elle était libre. Plus il s’élevait, plus il apprenait, et avec la vivacité d’une étincelle son vrai nom lui apparut : Kwamé Annan. [...]

« Je m’appelle Kwamé Annan », répéta Kwamé plusieurs fois, et au bout d’un moment il sentit gonfler en lui une chose qui s’apparentait à un sanglot. Cette sensation pesante, c’était la brume noir-pourpre du cosmos qui entraînait en lui. [...]

Depuis le cosmos, il contempla la terre et la brume noir-pourpre de la mémoire collective d’Ours. Le savoir dont les morts avaient fait don aux Ouhmey le traversa, et la réponse à une question qu’il ne s’était pas encore posée – « À qui pardonner ? » – surgit dans un flot de visions. »

LIVRE 3 - EXTRAIT

« Lundi 28 janvier 1946

Pour la première fois depuis l’ouverture du procès, c’est la voix d’une femme qui résonne dans la salle d’audience. D’un timbre frêle, sensible, Marie-Claude Vaillant-Couturier parle comme sous hypnose. Elle semble revoir les horreurs que ses mots évoquent, presque réciter le texte d’un cauchemar. La résistante française se fait parfois reprendre par le procureur qui l’interroge, pour confirmer quelques détails ou ralentir le flot des atrocités qu’elle relate, afin que la petite lumière rouge des interprètes ne vienne pas interrompre le cours. Mais la jeune trentenaire ne dévie pas, sa voix scande sans répit l’inquiétante mélodie. Une douce voix qui fait résonner dans les haut-parleurs du palais de justice les noms de Ravensbrück, d’Auschwitz. Margarete se tient immobile, figée. Debout près du baffle fixé dans un coin de son vaste bureau, elle écoute chaque mot et traduit par bribes pour les officiers autour d’elle.

« À 3 h 30 le matin tout le camp a été réveillé et envoyé dans la plaine. Nous sommes restées dans cette plaine, sous la neige, sans recevoir de nourriture, puis lorsque le signal a été donné, nous devons passer la porte une à une, et on donnait un coup de gourdin, dans le dos à chaque détenue, pour la faire courir. Celles qui ne pouvaient pas courir, parce qu’elles étaient trop vieilles ou trop malades, étaient happées par un crochet et conduites au bloc 25, le bloc d’attente pour les gaz. Nous avons transporté dans la cour du bloc 25 les mortes et les mourantes sans faire de distinction, elles sont restées, entassées ainsi... »

La Française décrit son wagon de deux cent trente passagères parties vers Auschwitz en janvier 1943, parmi lesquelles seulement quarante-neuf sont revenues. Elle relate la faim, la maladie, les coups, les détenues déchiquetées par les chiens des SS, son amie Annette Époux condamnée pour avoir tendu de l’eau aux assoiffés, qui chante «La Marseillaise» en s’avançant vers la mort. Et puis la cour de ce bloc 25, où des rats gros comme des chats mangent les cadavres, s’attaquant aussi aux mourantes qui n’ont plus la force de les écarter.

Transie d’effroi, Margarete absorbe chacune de ses paroles. Elle tente de repousser les images atroces que les mots convoquent. Les bébés, nés sur place ou dans les trains, qui meurent au bout de quelques semaines. Elle prend conscience que les conditions d’Auschwitz, si effroyables, l’ont été encore deux fois plus pour les détenues juives. La résistante ne cesse d’insister sur ce point : même dans l’horreur du camp, les SS imposaient par tous les moyens des conditions plus cruelles encore aux Juives des baraquements proches du sien. D’une barbarie parfois inouïe, si stupéfiante que l’interprète peine à trouver les mots, à donner sens aux phrases.

« Alors ? Quoi ? » murmurent les officiers américains agglutinés autour de Margarete. L’interprète hésite, rassemble ses pensées pour poursuivre sans trop se figurer les images de ce qu’elle décrit. Mais dans le haut-parleur, Marie-Claude Vaillant-Couturier continue inexorablement, de sa voix blanche. Lorsqu’une femme juive accouchait dans le camp, explique-t-elle, les SS prenaient le nourrisson sur-le-champ et le noyaient dans un seau d’eau, comme un chaton...

Margarete s’étrangle. Les officiers autour d’elle réclament la suite.

- Quoi, qu’a-t-elle dit ? »

LIVRE 4 - EXTRAIT

« Combien de moments de notre vie nous rappelons-nous vraiment ? Des semaines, des mois, des années filent sans que rien ne s'imprime, ou bien à l'encre sympathique. Parfois, un événement laisse une croix indélébile dans le calendrier. Nous aurons beau jeter nos almanachs démodés, il restera en nous une trace tenace. Parmi ces journées millésimées qui prenaient la poussière au fond de sa mémoire, Ivan Kamenov s'enivrait de temps en temps en ressortant celle datée du 4 septembre 1993.

Ivan, huit ans, était enfant d'honneur au mariage de son parrain, en Champagne. À cause de son bol blond suédois et de son apparence de page, on lui demandait souvent de tenir ce rôle dans des costumes de carnaval, pour des oncles et tantes à la mode de Bretagne. La figuration lui allait comme un gant. Ce 4 septembre 1993, la parenté était plus proche, et Ivan avait remis le couvert vêtu d'une vareuse blanche et bleu canard. La messe avait eu lieu en cette belle église d'Épernay construite en 1895 grâce à un don providentiel du président de la maison Moët & Chandon – le fruit de la vigne et le travail des hommes peuvent être utiles. Les vitraux évoquaient le baptême de Clovis et le sacre de Charles VII. Dans des nuées d'encens, Ivan avait porté les alliances sur un coussinet de velours grenat, sous le regard approbateur de nos anciens rois.

Sortant de Polytechnique, le parrain d'Ivan avait demandé à des camarades de promotion de lui faire une haie d'honneur. Après la cérémonie, sur le parvis, une douzaine de polytechniciens, sanglés dans leurs uniformes rouges et noirs, bicornes sur le crâne, avaient dressé leurs épées au-dessus de la tête des nouveaux mariés. Juste à côté de ces derniers, tenant la main de Madame, Ivan avait levé les yeux. L'été finissant s'harmonisait avec les reflets argentés des lames.

Plus tard, lors du cocktail, Ivan avait suivi un couple d'amoureux qui cherchaient à s'isoler. Si la charmille couverte ne formait qu'un petit labyrinthe, trop court pour semer les curieux, la propriété où se tenait la réception semblait s'étendre à l'infini – buissons, bosquets, parterres de fleurs. La nuit tombait sur les collines champenoises. Derrière un chêne, près d'une mare, le garçon, également polytechnicien, avait fougueusement embrassé la fille. Ivan avait ressenti une décharge électrique dans tout le corps : il n'avait jamais rien vu d'aussi érotique. »

LIVRE 5 - EXTRAIT

« Tendez l'oreille
Écoutez
Voici ce qu'on raconte encore

Il fut un temps où tout avait fini par aller de travers
Des hommes ne cessaient de se menacer
De s'écharper et de se massacrer
Et pour cela multipliaient les escadres de drones meurtriers
Et les tirs de missiles assassins
Qui labouraient le ciel et semaient la terreur
Ô nations égarées
Et d'autres hommes incendiaient les grandes et nobles forêts
Noyaient d'un brouillard chimique
Les plaines miraculeuses et les collines sereines
À seule fin d'asservir la terre à leurs mortelles cultures
Et d'autres hommes déversaient des tonnes de béton
Sur des villes empoisonnées de gaz et de poussière
Dressaient dans la lumière du soleil des gratte-ciel de quatre-vingt-dix-neuf étages
Couchaient des dalles de macadam pour des parkings immensurables
Multipliaient à l'infini les rubans mortifères de tant et tant d'autoroutes
Édifiaient des cathédrales de gares et d'aéroports
Pour des destinations anesthésiantes
Bâtissaient à grands renforts de capitaux fumeux
Des palaces pour milliardaires peuplés de faux princes et de fées Carabosse
Ô nations obscènes
Et d'autres hommes encore inventaient de perverses machines à communiquer
Des applications invasives, des intelligences artificielles
Plus rapidement intelligentes que l'intelligence humaine

Où donc menaient ces débordements
Ô nations aveugles ? »

LIVRE 6 - EXTRAITS

« Je répugne à gratter mes plaies et à m’épancher sur mes détresses. Je ne suis ni Cosette ni David Copperfield. Quant à pleurnicher dans l’espoir d’obtenir les faveurs d’un public qui n’adore rien tant que d’y aller de sa larme, cela me fait horreur. Cette jouissance devant la détresse du monde, qui nous exonère de la recherche de ses causes, constitue selon moi l’une des grandes faiblesses de nos productions artistiques. Et ces expositions où l’on s’extasie devant les représentations les plus esthétiques et les plus poétiquement rentables de la misère humaine avant de déguster champagne et petits fours me répugnent à un degré suprême. »

« Après quelques expériences malheureuses, je finis par comprendre que la fréquentation de cette société ne me convenait pas.

On n’y parlait que littérature, or je ne trouvais aucun sens à entendre les mêmes opinions sur les mêmes livres mille fois assénées et mille fois commentées ; ces mêmes livres qu’il fallait impérativement aimer ou impérativement rejeter en fonction de leurs chiffres de vente et du nombre d’apparitions dans les médias. Je schématise, mais à peine.

J’y percevais trop de dandynements, trop de regards louchant vers les prix littéraires ou vers l’Académie qui les décorerait d’un sabre, mais mon Dieu pour quoi faire ? »

« Lorsque je m’autoriserai enfin à écrire, cette langue deviendra mienne. Une langue dans laquelle je m’évertuerai à marier la carpe classique (laquelle court le risque de s’anémier à force de perfection) au lapin baroque (susceptible de dégénérer en kitsch à force de surcharge), les phrases les plus rigoureuses aux plus échevelées, les mots les plus châtiés aux plus insolemment vulgaires, les formules distinguées aux plaisanteries d’un goût discutable (l’un de mes titres de gloire étant d’avoir conjugué, dans La Méthode Mila, le verbe niquer à l’imparfait du subjonctif). »

« Pourquoi dire « je », puisque je me savais traversée par les pensées de tant d’autres, puisque j’avais lu des centaines de livres que j’avais pillés sans scrupules, puisque j’étais inscrite dans une famille, un pays, une époque qui avaient déjà leurs codes, leurs valeurs, leurs grammaires et leurs préjugés ? Puisque écrire, c’était faire l’expérience d’une impossible coïncidence avec soi, puisque c’était éprouver que cette parole, qui émergeait de je ne sais où, ne se laissait pas aisément identifier, étant à la fois étrangère et intimement mienne ? »

LIVRE 7 - EXTRAITS

« Je grandis dans une famille sans histoire.

Une famille où l’oubli introduit pudiquement des voiles et des écrans de toutes formes et de toutes tailles. Des petits et des gros secrets, des mots pour d’autres, des glissades de sens qui se transmettent sous le manteau de génération en génération, d’une langue à l’autre.

J’hérite de bouts de phrases qui surgissent soudain à la table où nous sommes réunis pour célébrer des fêtes aux allures de conseils de famille. [...]

Juste avant la soupe, une voix s’élève, pleine de reproches. Mon grand-père l’éteint avec le fusil de son regard. Là, au cœur du silence, les bouts de phrases surgissent.

J’ai risqué ma vie (ils sont morts) ;

j’aurais pu mourir (eux sont morts).

Ce que mon grand-père dit, je me le représente après toutes ces années en mettant mes mots d’adulte dans sa bouche à lui : Je suis mort et je suis là, à cette table, à vous raconter comment, réchappant à la mort, je suis passé par elle. Il fait taire la voix et les reproches se transforment en pleurs. Un silence de mort se met à tourner autour de la table, comme la colonne de fumée d’un feu invisible. Des braises de culpabilité consomment les rires des plus petits et la légèreté des plus grands. Tout devient grave et noir. L’atmosphère, irrespirable. Ma grand-mère est là, elle ne dit rien. »

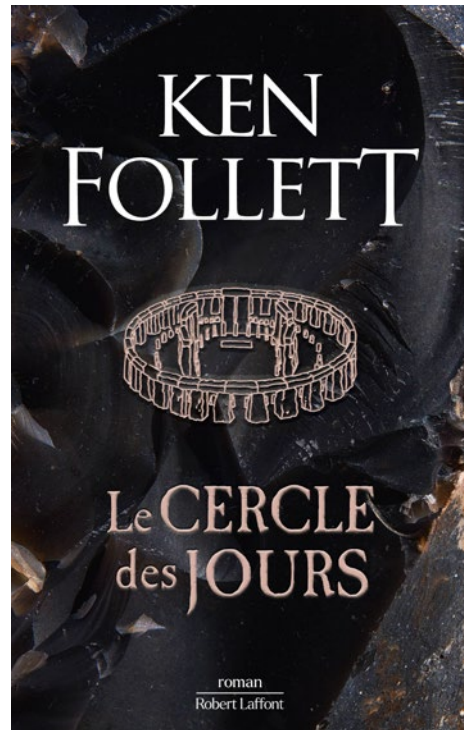
« La guerre est finie. Oui, peut-être, mais moi, je ne peux pas l’oublier. J’ai Alzheimer et je ne peux pas oublier Shoah.

J’écris et le livre se tait. »

« Quelque temps après, je prends le petit-déjeuner avec ma mère à la terrasse d’un café et je lui dis pudiquement : J’écris sur ça, j’écris sur Shoah. Elle me dit : Reste loin de tout ça, c’est trop triste.

Mon père et ma mère se tiennent par la main au-dessus de l’abîme où leurs parents les ont plongés malgré eux. L’abîme me regarde et lance ses morts et ses fantômes à mes trousses. Ils veulent s’immiscer dans le livre. Mes parents colmatent des deux mains l’entrée de l’abîme, mais l’angoisse et la colère fuient de toutes parts. Ils me protègent des brûlures de la lave qui s’écoule au fond de l’abîme en silence, mais pas de ses fumées toxiques. »

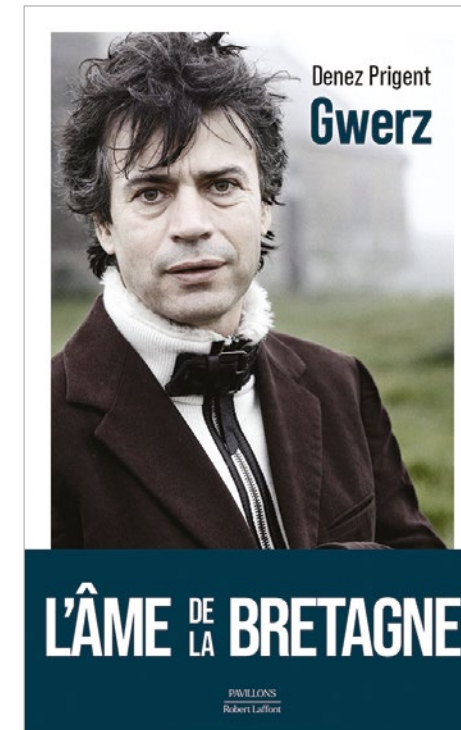
LA LITTÉRATURE CET AUTOMNE CHEZ ROBERT LAFFONT, CE SERA AUSSI



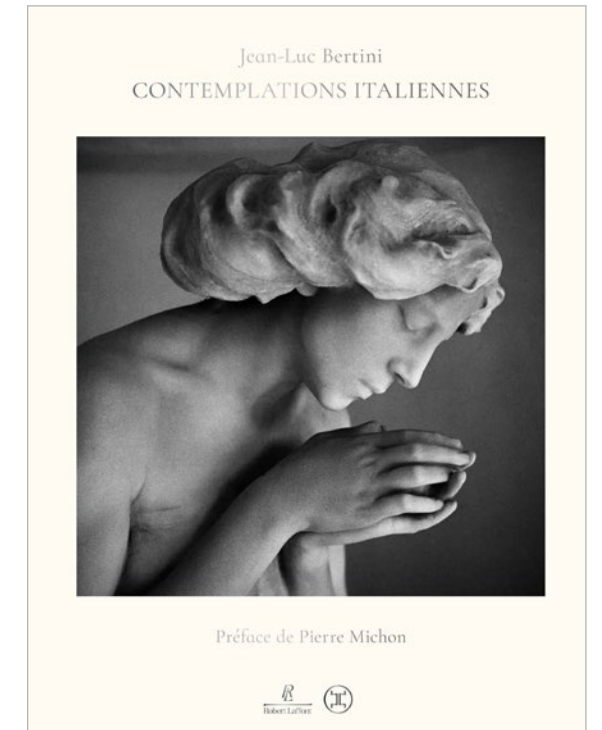
Le retour de Ken Follett,
à la découverte de Stonehenge !



Une exploration de l'enfance
par Hervé Tullet,
postface de Wajdi Mouawad.



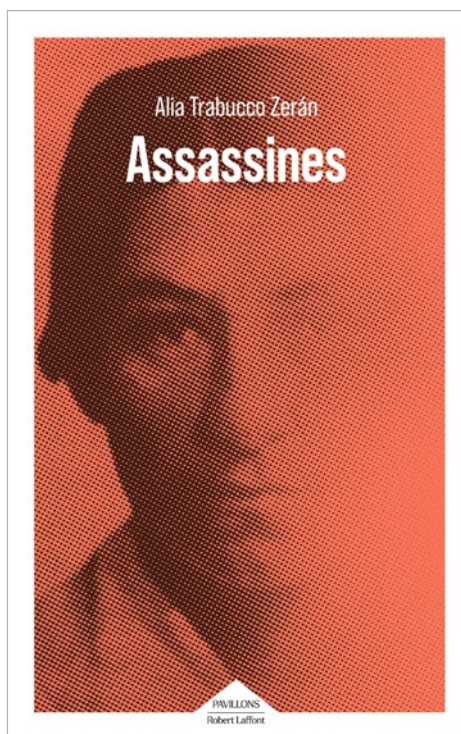
La poésie fantastique
de Denez Prigent.



Un beau-livre avec
Jean-Luc Bertini et Pierre Michon.



La poursuite d'une
fresque monumentale,
par Romain Slocombe.



Le deuxième livre
de l'autrice de *Propre*,
Alia Trabucco Zerán.



Un nouvel opus
d'Adam Silvera.



La redécouverte
d'un roman exceptionnel
de Jacques Lacarrière.

NOTES



RÉPONSES :

Livre 1 : *Sous leurs pas, les années*,
Camille Bordenet
Livre 2 : *Chez nous*,
Phillip B. Williams
Livre 3 : *Le Crépuscule des hommes*,
Alfred de Montesquiou

Livre 4 : *L'Amour moderne*,
Louis-Henri de La Rochefoucauld
Livre 5 : *Cantique du chaos*, Mathieu Belez
Livre 6 : *Autoportrait à l'encre noire*,
Lydie Salvayre
Livre 7 : *Géographie de l'oubli*, Raphaël Sigal

MÉDIAS

Caroline BABULLE

caroline.babulle@robert-laffont.com

Victoire BRULON

victoire.brulon@robert-laffont.com

Solveig de PLUNKETT

solveig.de-plunkett@robert-laffont.com

Inès PAULIN

ines.paulin@robert-laffont.com

Coordination presse et communication

Adélaïde Yvert

adelaide.yvert@robert-laffont.com

LIBRAIRIES ET FESTIVALS

Anne-Laure HEUGEL

anne-laure.heugel@robert-laffont.com

Armand JAMME

armand.jamme@robert-laffont.com

Naima RUAN

naima.ruan@robert-laffont.com

DROITS ÉTRANGERS

Benita EDZARD

benita.edzard@robert-laffont.com

Costanza CORRI

costanza.corri@robert-laffont.com

DROITS FRANCE

Elisabeth STEMPAK

elisabeth.stempak@litterature.editis.com

DROITS AUDIOVISUELS

Lucile BESSE

lucile.besse@robert-laffont.com



Robert Laffont